Sībawayhi séparera la grammaire des sciences coraniques et intégrera le texte du Coran dans une théorie générale (p. 180); l'apparition sur la scène d'al-Mubarrad achèvera d'imposer le *Kitāb*.

Versteegh cite largement un petit traité d'un auteur, par ailleurs inconnu, Abū Ḥāmid Aḥmad b. Muḥammad al-Tirmiḏī (IIIe siècle) [5], qui nous conserve, à propos des grammairiens des deux écoles et de l'histoire du développement de la grammaire, des traditions qui n'ont pas leur origine dans la tradition dominante et qui nous donnent une idée « of what the tradition might have looked like, if things had gone differently » (p. 173). Il s'agit d'un ouvrage « devoted to the memory of the Kufan grammarians » (p. 172); Sībawayhi y est cité une seule fois, pour dire qu'il a été corrigé par al-Kisā'ī; ce dernier est, avec d'autres obscures grammairiens kūfiens, le héros du traité.

Ce livre, qui profite sur le plan méthodologique de la description que Wansbrough avait déjà faite des mêmes *tafsīr*, tout en critiquant son scepticisme, et des recherches de Motzki qui vont dans la direction opposée, est un beau livre. Il est vrai qu'il y a quelques rares coquilles [6] et que, dans le cadre général, une part importante est accordée à l'hypothèse, mais une synthèse aussi soignée et élaborée des études existantes, conjuguée à un examen aussi minutieux des sources, ne sera pas facile à égaler.

Lidia BETTINI
(Università de Firenze)

Geneviève HUMBERT, *Les voies de la transmission du* Kitāb *de Sībawayhi*. Leiden, E.J. Brill, 1995 (Studies in Semitic Languages and Linguistics, vol. XX). 16,5 × 24,5 cm, XVI + 374 p., 21 pl.

Ouvrage singulier et énigmatique, le *Kitāb* n'a cessé de fasciner des générations d'arabisants. Son style tourmenté et raboteux, où les paraphrases les plus contournées côtoient les raccourcis les plus saisissants, son désordre apparent derrière lequel on ne peut s'empêcher de supposer un ordre caché, tout autant que le prestige qui s'attache naturellement aux origines, ont suscité, depuis une trentaine d'années, de nombreuses lectures et interprétations divergentes, et autant de polémiques passionnées, et parfois passionnelles. Hormis le fait, aujourd'hui acquis, que l'on

5. Éd. par Hāšim al-Ṭa''ān, *Al-Mawrid* 3 (1984), 137-144.
6. Par exemple, à la p. 87, l. 19, il faut lire *madanī* au lieu de *makkī* et à la p. 182, Hišām aḫū Ḏī r-Rumma; on remarque également, un certain usage inconstant dans la transcription du *tā' marbūṭa* en annexion.

BCAI 13 (1997) G. Humbert: Les voies de la transmission du Kitāb de Sībawayhi, recensé par J.-P. Guillaume
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

ne saurait lire le *Kitāb* à travers les lunettes d'Ibn Yaʿīš, le système de Sībawayhi et son rôle sur l'évolution ultérieure de la grammaire représentent sans aucun doute le domaine de l'histoire de la tradition linguistique arabe sur lequel le consensus minimal nécessaire à tout véritable développement scientifique fait le plus cruellement défaut; le débat se résume, pour l'instant, à la confrontation d'hypothèses souvent ingénieuses, mais fondées tout au plus sur quelques passages, qu'elles permettent parfois d'éclairer de façon suggestive, sans que l'on puisse réellement en évaluer la pertinence au niveau de la globalité du texte ni, *a fortiori*, trancher entre elles (épithètes laudatives mises à part, cette remarque vaut tout aussi bien pour la lecture énonciative proposée ici et là par l'auteur de ces lignes).

En apparence, mais en apparence seulement, l'ouvrage de G. Humbert pourrait sembler aggraver la confusion et l'incertitude qui règnent en la matière, puisque, se situant en deçà des interprétations auquel le *Kitāb* peut donner lieu, c'est le texte lui-même, dans sa matérialité, qu'elle remet en question. Rappelant, dans un premier chapitre, la rareté et l'incertitude des informations dont nous disposons sur Sībawayhi, et les circonstances obscures et mal élucidées qui accompagnent les premières étapes de la transmission de son œuvre, ainsi que la multiplicité et la variété des manuscrits préservés, elle aborde (chap. II) la question — cruciale pour les chercheurs — des éditions de l'ouvrage; la conclusion de son enquête, menée avec autant de fermeté que de minutie, est particulièrement ravageuse pour les quelques rares semblants de certitudes qui pouvaient subsister en la matière. Il apparaît, en effet, que toutes les éditions dont nous disposions reposent, en dernière analyse, sur celle de Derenbourg, la seule qui ait été effectuée selon des principes cohénents (l'A. ne ménage pas ses critiques, en particulier, contre celle de ʿA. Hārūn dont l'absence de rigueur est maintes fois soulignée). Toutefois, l'édition Derenbourg, quels que soient ses mérites, est limitée par le caractère partiel et incomplet des sources manuscrites accessibles à l'époque : sa copie A (la seule recension complète qu'il eût à sa disposition) est en réalité un manuscrit tardif (XVIIIe siècle) et de qualité très moyenne.

Partant de cette constatation, l'A. s'attache à retracer l'histoire redoutablement complexe de la tradition manuscrite du *Kitāb*, en se basant exclusivement sur des critères externes; on ne s'attachera pas à retracer les étapes successives de cette enquête, menée avec une érudition impressionnante et présentée avec une fermeté et une clarté qui ne le sont pas moins, et l'on se bornera à en résumer brièvement les conclusions. La plus importante est l'existence de deux recensions distinctes du *Kitāb*, l'une orientale fondée sur l'exemplaire d'Abū ʿAlī al-Fārisī (la copie A de Derenbourg appartient à cette tradition), l'autre andalouse basée sur l'exemplaire d'al-Rabaḥī, l'une et l'autre dérivant, en dernière analyse, de la recension d'al-Mubarrad. Toutefois, ces deux traditions ne se sont pas développées indépendamment l'une de l'autre; bien au contraire, pendant toute la période médiévale, les grammairiens et les philologues se sont livrés à un travail continu d'édition critique, notant, avec des moyens fort sophistiqués, les variantes apparaissant entre les diverses recensions. Deux noms se détachent plus particulièrement, celui d'al-Zamaḫšarī, dont la recension (donnée par une copie conservée dans une bourgade turque) est à l'origine des versions « orientales », et celui d'Ibn Ḫarūf son homologue andalou. Toutefois, à côté de ces deux recensions, qui, on l'a dit, reposent toutes deux sur

BCAI 13 (1997) G. Humbert: Les voies de la transmission du Kitāb de Sībawayhi, recensé par J.-P. Guillaume
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

le manuscrit d'al-Mubarrad, l'A. a trouvé les traces « fossilisées » d'une recension encore différente, parallèle de celle d'al-Mubarrad; fournie par un manuscrit incomplet, et de surcroît gratté et surchargé par un « correcteur » aussi maladroit que bien intentionné, qui semble avoir voulu le remettre aux normes de la vulgate sībawayhienne, cette version pourrait peut-être constituer l'unique témoin de la « recension kufienne » dont l'existence est suggérée par un passage célèbre d'al-Ǧāḥiẓ; toutefois, l'A. avec une saine prudence, se garde de trancher sur ce point, soulignant que toute hypothèse en la matière n'apporterait pas grand-chose de précis à l'histoire du texte. La dernière partie de l'ouvrage (un peu moins de la moitié de l'ensemble) est occupée par un « Catalogue des manuscrits » du *Kitāb*; l'A. en a relevé 77, dont chacun fait l'objet d'une notice détaillée, particulièrement utile aux chercheurs et aux philologues.

Indépendamment des conclusions qui découlent de ce travail, et sur lesquelles on reviendra plus loin, il convient de souligner que, sur bien des points, il jette un éclairage fort intéressant sur de nombreux aspects de l'histoire, et en particulier de l'histoire institutionnelle, de la grammaire arabe. Un point particulièrement intéressant est également abordé à plusieurs reprises dans l'ouvrage : celui des gloses ajoutées au corps du texte par les transmetteurs, notamment ceux des premières générations, d'al-Aḫfaš et d'al-Mubarrad. Indépendamment de l'usage qu'en fait l'A. pour distinguer les diverses traditions manuscrites, il convient en effet de souligner deux choses à ce propos. La première est qu'elles fournissent un corpus particulièrement précieux pour l'histoire du développement de la grammaire arabe au IIIe/IXe siècle, d'autant plus qu'il s'agit d'une période pour laquelle nous disposons d'un nombre infime de traités grammaticaux, par comparaison; au reste, il paraît raisonnable de supposer que l'activité d'écriture des grammairiens de cette période s'est davantage investie dans les marges du *Kitāb* que dans la rédaction d'ouvrages indépendants. La seconde est que ces gloses, malgré les efforts des transmetteurs et des éditeurs successifs, ne se laissent pas toujours distinguer du texte de base; cela est surtout vrai pour les couches les plus anciennes, intégrées au texte à pleine page, dont elles sont distinguées par des sigles conventionnels facilement omis ou déplacés même par les copistes les plus scrupuleux. Aussi, le principe retenu par Derenbourg, celui d'expulser les gloses du texte, s'il paraît fidèle à une conception ancienne, et quelque peu volontariste, de l'édition de textes, apparaît-il difficilement tenable, comme le souligne l'A., indépendamment du fait qu'il prive les chercheurs de données importantes; quant à la solution de Hārūn, marquée comme l'ensemble de son édition par un éclectisme discutable autant qu'arbitraire, elle ne saurait évidemment être d'un grand secours.

Une conclusion très forte se dégage de ce travail, rejoignant les observations par laquelle s'ouvraient ces lignes : la nécessité de reprendre à nouveaux frais le travail sur le texte sībawayhien, en admettant comme un postulat incontournable sa diversité et son hétérogénéité; un tel travail déboucherait naturellement sur une nouvelle édition, prenant en compte non seulement les variantes (ce que Derenbourg avait déjà fait, dans les limites de l'information qui lui était disponible), mais encore les gloses, et bénéficiant des moyens nouveaux rendus accessibles par les techniques informatiques (index, concordances, analyse de fréquence...). Un tel projet, par définition consensuel et quasi nécessairement collectif, fournirait aux chercheurs un instrument de travail infiniment plus puissant et précis que ceux dont ils disposent pour

BCAI 13 (1997) G. Humbert: Les voies de la transmission du Kitāb de Sībawayhi, recensé par J.-P. Guillaume
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

le moment, leur permettant ainsi d'élaborer et de confronter leurs hypothèses sur des bases plus assurées et moins subjectives; il n'est même pas interdit de penser que le débat y gagnerait en sérénité.

Il est impossible, à l'heure actuelle, de dire si ce projet verra le jour, ou s'il restera à l'état de vœu pieux. Quoi qu'il en soit, une certitude demeure : le travail exemplaire de G. Humbert restera une contribution de premier plan aux études sībawayhiennes.

Jean-Patrick GUILLAUME
(Université Paris-3)

Abdelkader MEHIRI, *Naẓarāt fī l-turāṯ l-luġawī al-ʿarabī* (*Recherches sur le patrimoine linguistique arabe*). Dār al-Ġarb al-Islāmī, Beyrouth, 1993. 17 × 23,5 cm, 254 p.
Aʿlām wa āṯār min al-turāṯ al-luġawī al-ʿarabī (*Noms et monuments du patrimoine linguistique arabe*). Dār al-Ǧanūb li l-našr, Tunis, 1993. 13,5 × 21 cm, 165 p.

Le premier grand texte de cet universitaire tunisien, sa thèse soutenue à la Sorbonne puis publiée à Tunis en 1973, *Les théories grammaticales d'Ibn Jinnī*, déjà assurait son autorité et sa notoriété. Il est le premier maître d'une pléiade de linguistes tunisiens talentueux. Certains de ses articles, de ses études, de ses comptes rendus publiés entre 1960 et 1990 sont maintenant regroupés heureusement dans deux ouvrages publiés en Tunisie et au Liban, *Naẓarāt fī l-turāṯ l-luġawī al-ʿarabī* et *Aʿlām wa āṯār min-al-turāṯ al-luġawī al-ʿarabī*.

Recherches sur le patrimoine linguistique arabe, celui de la tradition, essentiellement, mais aussi celui d'aujourd'hui, a une double préface, en arabe de deux pages, en français, d'une page. Ses préfaces déclarent d'abord le « paradoxe » d'un patrimoine d'« une richesse incontestable » et cependant objet de « critiques parfois acerbes », paradoxe forcé par ceux qui étudient la grammaire arabe sans chercher « à en expliciter les présupposés qui, seuls, permettent de se rendre compte qu'on est en face d'un système d'explication dont on ne peut nier la cohérence ».

La première des cinq parties de ce recueil — pages 9-51 — traite d'abord de l'unité de parole et de la phrase (*al-kalima wa l-ǧumla*). L'unité de parole, qui est une unité de nomination, est définie par sa coïncidence avec l'une des formes (*wazn*) répertoriées par les grammairiens arabes. D'évidence, cette définition par un inventaire, sur lequel l'auteur ne s'étend pas, est la seule accessible d'une part hors référent et, d'autre part, faute d'une systématisation rendue impossible par l'évolution de la langue et, au demeurant, toujours restée étrangère aux préoccupations des grammairiens arabes. Cette absence de systématisation est relevée aussitôt par l'auteur, qui rappelle le rôle du *samāʿ*, à côté de la règle, hors règle. Il proposera avec l'article suivant, sur *kalima* dans la tradition grammaticale arabe, une définition de *kalima*, contrainte par les observations précédentes, comme une unité *continue* monosémique ou non. Le troisième article a pour sujet la phrase que la reconnaissance préalable du *ism* et du *fiʿl*, les « parties du discours » de par elles-mêmes signifiantes, ont fait éclater en *ǧumlat ismiyya* et *ǧumlat*

BCAI 13 (1997) G. Humbert: Les voies de la transmission du Kitāb de Sībawayhi, recensé par J.-P. Guillaume
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net